


Roland
Mattéra



À la recherche
d'une vie



LE MONDE ACTUEL

Gallimard

Extrait de la publication

.

© *Éditions Gallimard, 1986.*

Toute chose heureuse qui s'est produite dans un temps passé, et à laquelle on repense avec plaisir assez souvent, façonne dans l'esprit une image qui s'embellit au fil des ans. Faut-il en déduire que raconter une période de sa vie, faite de merveilleux souvenirs, c'est écrire un roman qui trahit la réalité et fait perdre au récit toute valeur d'authenticité? Pas forcément car si, en général, la mémoire enjolive inconsciemment, il est tout aussi certain qu'après un peu de recul un événement est apprécié avec plus de calme et de réflexion, les détails apparaissent plus clairement, le jugement est meilleur, tout devient plus juste et plus marqué. En somme, les traits du tableau ressortent mieux, mais ils traduisent le plus souvent la pure vérité.

Je crois finalement que les bons souvenirs sont un peu comme les bons vins, en vieillissant ils prennent de la valeur et sont plus appréciés.

En se laissant bercer par la douceur d'un rêve, quand ce rêve vient de l'enfance et qu'il ne cesse de se prolonger puis d'être vécu dans un demi-sommeil, il semble que le songe était l'annonce de toute une vie comme une graine qui germe, pousse et donne ses fruits. Est-ce cela que l'on appelle vocation? Je ne saurai jamais le dire.

En 1942 c'était la guerre, j'avais treize ans, nous habitons à Bellevue, une proche banlieue de Tunis, c'était plutôt un village situé entre deux collines et relié à la ville par un tramway. Nous étions à deux kilomètres seulement des portes de la capitale mais, à cette époque, le peuplement modéré des lieux gardait à ce genre de faubourg un aspect de village campagnard. La diversité des constructions et la dimension des jardins donnaient un caractère vivant et très agréable à l'ensemble de l'agglomération, et puis il y avait la proximité des collines : l'une, au nord, était surmontée d'un fortin et peuplée de *gourbis* où vivaient un certain nombre d'Arabes. C'est elle qui nous séparait de la ville. L'autre, au sud, était entièrement nue, sans doute à cause de l'exposition, pas un seul gourbi ne s'y était implanté.

Il faisait vraiment chaud, en été, sur cette petite montagne lorsque le sirocco soufflait, il fallait attendre presque la fin du jour pour aller s'y promener et admirer les magnifiques couchers de soleil. J'y allais souvent avec Biquette, la chèvre qui avait été achetée pour le bon lait qu'elle donnait en ce temps de ravitaillement difficile.

Pendant la guerre, pouvoir élever des poules, des lapins, entretenir une chèvre et cultiver un jardin c'était un privilège que bien des citadins enviaient. Mais ce qui, de loin, était important pour moi c'était la venue de cette biquette dans mon univers d'enfant, elle s'ajoutait à tout ce qui, déjà, représentait à mes yeux un environnement infiniment agréable : la basse-cour, le potager, les champs voisins avec leurs herbes folles et les fleurs sauvages.

Maintenant, en menant ma chèvre sur la colline, je faisais une découverte qui me transportait de joie, je sentais progres-

sivement qu'une sorte d'instinct me poussait vers un amour sans limites pour la nature entière, et une certaine façon de vivre qui me paraissait être le seul moyen de se sentir extraordinairement heureux. Je désirais du plus profond de moi-même être « plus tard » un berger dans la montagne ou un paysan-éleveur vivant dans une petite ferme dont l'image se présentait nettement dans mon esprit : j'y cultiverais du blé pour faire du pain, des légumes en abondance, des fourrages pour mon troupeau, j'élèverais toutes sortes d'animaux, et je serais tellement heureux de travailler tout au long du jour que les nuits me sembleraient bien trop longues.

Chaque soir, sur cette colline déserte et rocailleuse, j'allais en suivant le sentier, avec Biquette, jusque vers la moitié du chemin qui menait au sommet. Qu'elle était contente ma biquette! Elle sautait, comme toutes les chèvres, de rocher en rocher, et trouvait quelquefois un peu d'herbe desséchée que le soleil n'avait pas réussi à réduire tout à fait. Ce n'était pas pour brouter qu'elle y venait mais pour se promener et elle montrait bien sa joie. Quelques touffes de capriers, très vertes, contrastaient avec la couleur blanchâtre du sol, ici et là de rares pieds de thym grisâtre gorgés de soleil dégageaient un fort parfum au moindre frôlement.

Presque chaque fois, avant de redescendre vers la maison, en regardant le soleil disparaître derrière le flanc caché de l'autre colline, j'écoutais religieusement une voix intérieure, comme si quelqu'un me parlait doucement. J'entendais et je voyais, comme dans un rêve, tout éveillé, des bruits et des images qui m'enchantaient chaque jour un peu plus. Qu'elle était belle la moisson! Qu'il était heureux ce berger avec son troupeau! Qu'il faisait bon vivre en cultivant la terre!

Je me souviens que devant tant de merveilles, je faisais une promesse ou plutôt le serment de ne jamais vouloir autre vie

que celle que j'avais eu la chance incroyable de découvrir. Qui me montrait cela? Pourquoi? Dans mon extase, cette question ne m'effleurait même pas l'esprit.

Mais il nous fallait rentrer, Biquette et moi; en remettant les pieds sur terre, je la voyais, impatiente et inquiète parce que le jour finissait. A peine avais-je fait le premier pas, pour commencer la descente, qu'elle passait aussitôt devant moi en me bousculant et prenait vite de la distance en faisant tinter toutes ses petites clochettes que j'avais accrochées à son collier de cuir. Un moment avant, elle avait été si heureuse de grimper sur la montagne qu'elle s'était arrêtée à regret lorsque je l'appelai pour lui montrer que nous n'irions pas plus loin mais, maintenant, à l'approche de la nuit, elle était encore plus contente de filer vers la maison où elle se sentait rassurée. J'avais beau crier avant qu'elle n'atteigne la petite route au bas de la montagne : < Biquette! Biquette! > elle ne revenait pas en arrière et ne s'arrêtait même pas. Un peu plus loin, à environ trois cents mètres, c'était la maison, elle y arrivait au petit galop et stoppait net sur le ponceau en regardant le portail, comme quelqu'un qui attend qu'on lui ouvre après avoir sonné.

Je la rejoignais une ou deux minutes plus tard en la grondant pour sa désobéissance, et elle savait bien qu'elle avait tort, elle baissait la tête et me tendait sa patte droite. Je lui avais appris à dire bonjour en donnant la patte, toujours la droite et, par la suite, lorsqu'il lui semblait avoir commis une faute, elle baissait légèrement la tête tout en levant les yeux vers moi, comme une personne au regard honteux, et donnait sa patte. Je n'ai jamais su si dans sa tête de chèvre cela voulait exprimer une demande de pardon ou si, du fait que je la caressais et même l'embrassais lorsqu'elle disait bonjour, ce n'était qu'une fourberie qui consistait à provoquer des caresses à la place de la réprimande. Qu'importe, elle était capricieuse

mais intelligente et affectueuse, elle savait apprécier le ton de la voix quand je lui parlais et elle savait bien le montrer.

Peu à peu, je m'étais mis à aimer les chèvres avec beaucoup de sérieux et je voyais une vie tellement heureuse en leur compagnie que je commençais à imaginer mon futur élevage dans une ferme comme celle que je voyais en rêve. Mes pensées étaient sans cesse tournées vers la vie de fermier. J'allais de plus en plus sur la colline avec Biquette, c'était devenu un lieu de méditation où je préparais en secret ce qui serait un jour pour moi la meilleure vie du monde parce que j'avais le sentiment, avec une certitude absolue, que tout ce qui la composait procurait des joies saines et profondes que rien d'autre ne pouvait remplacer. Je sentais que ce désir de vivre de la terre, même très pauvrement, devenait irréversible.

Le temps passait; arrivé à l'âge de quinze ans, la guerre s'étant éloignée de la Tunisie, chacun pensait un peu plus à tous les soucis d'une vie quotidienne normale et les parents prêtaient davantage attention à la scolarité de leurs enfants.

En ce qui me concernait, l'idée de devenir un simple paysan heureux dans sa ferme avait fait son chemin, elle était solidement installée en moi et j'avais eu souvent dans ma tête tout autre chose que les mathématiques, l'histoire ou la chimie. Mes résultats commençaient à devenir < inquiétants > et mes parents voulaient une explication. < Tu avais des dispositions, me dirent-ils, pourquoi ce changement? >

Je leur fis part de mon désir tout en tendant le dos car je

connaissais d'avance leur réaction. « Tu devras d'abord avoir ton bac et nous verrons après. » Je ne m'attendais pas à autre chose et je sentais que j'allais devoir m'armer de patience pour lutter longtemps.

Selon eux, si je devais être un jour agriculteur (ils rejetaient sans discuter l'idée d'avoir un jour un fils éleveur de chèvres), ce serait avec un diplôme d'ingénieur agronome et une ferme confortable où l'argent ne ferait pas défaut. Au fond, je me mets aujourd'hui à leur place et je comprends bien que les parents aient pour souci majeur la sécurité de leurs enfants. Mettre sa descendance à l'abri des difficultés et essayer de lui préparer un « avenir sans problème », n'est-ce pas l'espoir constant de tous les parents? Ils pensaient aussi sans doute, ce qui est tout aussi naturel, que cet engouement tout neuf pour la terre pouvait n'être que le rêve passager d'un adolescent qui ne sait pas très bien de quoi il s'agit et qui changera complètement d'avis un peu plus tard. Ils me disaient d'ailleurs tout ce qui pouvait être dit pour décourager la meilleure volonté et provoquer l'écroulement de mon rêve ou tout au moins pour mettre en évidence ce qui, à leur avis, devait compléter l'idée que je me faisais de ce « dur » métier.

« Grand-père était un fils de paysan, il est venu en Tunisie à l'âge de dix-sept ans, de sa Bourgogne natale, pour fuir la terre, c'est pénible et ingrat. Il a préféré tenter sa chance en apprenant la mécanique et il ne l'a jamais regretté. » Voilà ce que me disaient, entre autres choses, mes parents. L'exemple était là, mon grand-père, que j'admirais et aimais beaucoup, était un travailleur, très adroit de ses mains, aimant jardiner, mais il me confirma bien tout cela avec visiblement quelque peine en voyant que son petit-fils voulait se diriger vers la vie dure à laquelle il avait réussi à échapper aux prix de tant de risques.

Mon père avait eu une idée, il avait pensé que dans le cas où il serait impossible de me dissuader, il valait mieux m'indiquer un chemin à suivre qui serait moins hasardeux que la folle aventure dans laquelle je semblais vouloir me lancer et il me dit : « Décroche au moins ton bac (le sacré bac était déjà là), ensuite tu " marieras " la fille d'un colon! » Il avait un sens pratique très poussé et là encore je comprends, à présent, que tout cela rejoignait et rejoint toujours le désir général des parents : il faut que mon fils (ou ma fille) ait une bonne situation pour qu'il gagne bien sa vie et ne soit pas malheureux. Mais voilà, bien gagner sa vie, est-ce vraiment la réussite? Être heureux, est-ce avoir beaucoup d'argent? Pour moi, le mot « réussite » n'avait pas du tout la signification que lui attribuaient presque tous les parents et le tandem situation-argent était bien loin d'être mon cheval de bataille. Par l'idéal qui m'habitait je donnais un tout autre sens à la vie et la discussion me semblait impossible.

A seize ans, je supportais difficilement de devoir poursuivre des « études » qui, selon moi, ne pouvaient me conduire qu'à l'opposé de ce que je voulais.

J'avais l'impression que j'étais né en pensant que la liberté était le bien le plus précieux au monde. Il me semblait aussi que j'étais fait pour être un petit paysan, et ma liberté à moi c'était de vivre de cette manière, pauvrement, sans aucun doute, mais en labourant la terre dans le vent vif et froid de l'hiver, en moissonnant dans la poussière et l'air brûlant de l'été en ce beau pays, en menant mes bêtes dans les maigres pâturages, en rentrant le soir fourbu et heureux dans mon humble logis. C'est ainsi que je voyais ma réussite car j'aurais réussi à vivre un bonheur incessant, rempli d'une succession de joies à tant de facettes que seul un grand poète pourrait peut-être exprimer. Combien de fois je me disais, à cette

époque, pour les besoins de la cause : si j'étais un peintre de grand talent, j'aurais fait un splendide tableau de tout ce que je vois. Si j'étais un poète, j'aurais fait un long poème sur ce que je ressens. Si j'étais musicien, j'aurais fait une si belle musique... Ils auraient peut-être compris, ils, mes parents, bien sûr. Comment un enfant peut-il être aussi différent de ses parents, me disais-je en constatant une telle opposition d'idées!

Le jardin devenait pour moi une sorte de royaume où je décidais de tout en imaginant les cultures, non pas dans des espaces de dix ou trente mètres carrés entourés de tuiles en guise de bordures mais dans des champs comme ceux que je désirais avoir. Dans ce jardin de six cents mètres carrés mon père avait planté presque toutes les espèces fruitières cultivables en Tunisie et, disons-le, avec de la terre, de l'eau et de la chaleur, je me demande quelles espèces auraient refusé de croître! Il y avait un immense caroubier sous lequel vivait Biquette, un arbre de plus de cent ans dont il avait fallu couper la moitié pour pouvoir bâtir la maison. Le caroubier est du genre légumineuse, il donne des fruits en forme de gousses plates renflées sur les bords et dans ces deux bourrelets il y a du miel! Les chèvres en mangeaient et nous en grignotons aussi un peu, mais il y en avait tant que certaines années nous en vendions plus de cent kilos.

Lorsque je quittais le jardin et me dirigeais vers la maison, je passais devant ce caroubier et Biquette, souvent, me montrait le feuillage de l'arbre en faisant les yeux doux. Je savais qu'elle aimait aussi bien les fruits que les feuilles de l'arbre, j'en arrachais une ou deux qu'elle avalait avec avidité. En dehors de cet énorme bouquet vert foncé, les autres arbres avaient une dimension plus modeste mais ils étaient pratiquement tous chargés de fruits délicieux chaque année : trois

néfliers produisaient une multitude incroyable de fruits charnus, juteux, sucrés et parfumés au mois d'avril, c'était le premier don de la saison. Après déjeuner, nous sortions et nous en mangions tant que je ne saurais pas évaluer. Il y avait ensuite un mandarinier, il était presque toujours couvert de cochenilles et produisait peu, c'était un cas. Par contre, un citronnier des quatre saisons se trouvait à côté et, malgré la présence des cochenilles à proximité, c'était un arbre vigoureux, très peu touché par les parasites et couvert de citrons aussi beaux que bons durant une grande partie de l'année. Je suis désolé rien qu'à l'idée que durant le restant de ma vie je ne connaîtrai jamais plus une telle abondance de citrons. Frais et bien mûrs, il nous arrivait d'en manger comme on mange des oranges. Ils étaient utilisés en pâtisserie sans problème car bien sûr, à cette époque, aucun pesticide ne souillait ces merveilles de la nature.

En continuant de faire le tour du jardin, je revois un magnifique amandier, d'assez haute taille, il était blanc de fleurs dès le mois de janvier! Ses amandes, petites mais charnues, étaient très bonnes et après les avoir appréciées en frais, nous en récoltions une bonne quantité en sec pour l'hiver. Derrière la maison, il y avait un abricotier. Sensibles aux coups de vent, les abricots se retrouvaient en tapis par terre au premier souffle de sirocco, leur chair était parfumée, quelle bonne confiture ils faisaient! Il y avait ensuite un pêcher mais mon père l'avait planté un peu à l'ombre et il était modérément généreux. Voici les pruniers, deux pruniers côte à côte, des reines-claude, leurs fruits étaient gros et vraiment très bons, beaucoup tombaient sur le sol et nous marchions dessus. Si je les avais aujourd'hui ces pruniers!!!

Plus loin, pour aller plus vite, il y avait le cerisier, le grand poirier, le pommier, le prunier-cerise, le grenadier, les figuiers, le plaqueminer et l'olivier, mais il y avait aussi la vigne en

tonnelle! Je n'ai jamais plus remangé de raisins aussi succulents que ceux de notre vigne de Bellevue, il y avait plusieurs variétés mais il y avait surtout du soleil à gogo qui faisait mûrir les grains et les rendait si bons!

Des allées en ciment permettaient la circulation et entouraient les rectangles de terre où se trouvaient les arbres mais où il restait encore assez de place et de lumière pour cultiver des légumes. En dehors d'un secteur ombré où se trouvaient les pruniers, il poussait toutes sortes de légumes dont je m'occupais avec passion tout au long de l'année, oui, toute l'année, il n'y avait pas de saison morte pour le potager en Tunisie : on faisait facilement deux récoltes de pommes de terre, il y avait les légumes d'été et les légumes d'automne et d'hiver. On jardinait durant les douze mois de l'année en changeant simplement d'espèces légumières selon la saison. L'arrosage était le plus gros travail durant l'été, mais l'eau n'était pas chère, et je passais des heures à transporter des arrosoirs tous les soirs.

La terre était binée et propre partout, il y avait de beaux légumes sur un sol net comme un jardin modèle présenté dans une exposition. Chaque chou-fleur ou chaque salade devait être récolté par moi-même pour arranger aussitôt et minutieusement la terre à l'emplacement laissé vide. Après avoir jardiné toute une journée, avant la nuit tombante, je retournais dans le jardin admirer ce que j'avais fait et passer en revue l'ensemble des carrés comme si je ne les avais pas vus depuis longtemps. Je me souviens d'un été où les potirons étaient très beaux de feuillage et commençaient à avoir leurs premiers fruits. Lorsque ceux-ci arrivaient à la grosseur d'une orange, si l'eau ne faisait pas défaut, ils grossissaient presque à vue d'œil. Un jour, au moment où il faisait le plus chaud, entre treize heures et seize heures, j'avais placé un petit bâton-repère à côté d'un jeune potiron après avoir bien arrosé le pied. Au bout d'une heure environ j'étais allé voir mon potiron et je fus

émerveillé de constater qu'il s'était rapproché du repère de plusieurs millimètres.

Ce petit jardin était un lieu enchanteur qui, non seulement, ne s'efface pas de ma mémoire, mais m'apparaît aujourd'hui comme une sorte de paradis perdu avec ses fruits et ses légumes d'une valeur inestimable par leur qualité et leur diversité, avec son jasmin odorant et tellement poussant qu'il fallait l'amputer fréquemment, son chèvrefeuille et son passiflore aux grosses fleurs dont je suçais le délicieux et abondant nectar, le plumbago et l'hoya carnosa aux fleurs de cristal si délicatement parfumées, quel merveilleux souvenir! Le jardin de mon père et la petite colline où j'allais si souvent ont été le berceau de mon attachement à la terre, je ne les oublierai jamais.

Les joies que procure la nature, par ses miracles perpétuellement renouvelés et son étonnante capacité d'enchantement, ne connaissent ni l'effet d'accoutumance ni la lassitude tandis que la civilisation du confort et des plaisirs factices n'offre à l'homme désemparé qu'un bonheur faux et instable, sujet aux chutes brutales et au doute.

Je voulais être un paysan qui laboure sa terre en chantant sans penser à l'argent, mais ce temps est fini et tout a bien changé.

Qu'en est-il aujourd'hui? Par le mot paysan, hélas, on désigne souvent, soit des gens méprisables et lourds dont la vie, dépourvue d'esprit et plus encore de poésie, ne consiste qu'à manger tant bien que mal à l'écart du bien-être de la vie « moderne », soit des agriculteurs qui se remplissent les poches en faisant travailler les autres et surtout les machines.

Ces derniers sont des industriels occupés à conduire et à réparer leurs engins à moteur puis à manipuler et à épandre des substances chimiques en tous genres pour « fabriquer » une grande quantité de produits empoisonnés. Pas d'animaux, dans ces fermes. Il faut pouvoir partir en vacances comme tout le monde!

Aux villes trépidantes et malsaines s'opposaient autrefois le calme et l'air pur des campagnes, mais le calme n'est plus ce qu'il était, la projection quasi incessante des pesticides rend l'atmosphère des champs plus nocive que l'air enfumé des cités et, quarante ans plus tard, je songe plus que jamais à ma vieille petite ferme au bas de la montagne.

A Bellevue mes champs n'avaient que quelques mètres carrés, mais je voulais qu'ils produisent beaucoup et je me souviens avoir essayé les engrais minéraux. Le fumier, cependant, me paraissait être la meilleure des fumures, je m'en procurais du bon.

L'été, en vacances, j'avais davantage de temps et voilà que je n'étais plus seul à être amoureux de mon jardin. Il y avait un de mes camarades, habitant non loin de chez nous, qui s'était mis progressivement, lui aussi, à remplacer son papa dans le potager, il s'appelait André Fouveaut. Il venait même quelquefois avec Biquette et moi sur la colline. Nous étions bons amis par nos goûts qui étaient très proches, si bien que nous commencions à faire pas mal de choses ensemble et, en particulier, à récupérer du fumier, un excellent fumier que nous allions chercher au marché à bestiaux.

Nous partions à l'aube, vers cinq heures du matin, avec une remorque de vélo que nous poussions à pied, il y avait environ deux kilomètres à faire pour arriver, il fallait précéder l'entrée des bêtes et repartir avec notre chargement avant la grande

cohue. Nous marchions d'un pas alerte, goûtant la fraîcheur du petit matin tout en discutant de quelques projets de cultures ou de particularités dans notre jardinage. Nous nous racontions aussi quelques bonnes histoires à propos d'un camarade commun à qui il nous arrivait de faire souvent de sacrées farces en abusant un peu trop de sa naïveté. Et le chemin était parcouru sans que l'on se soit aperçu du temps écoulé.

Le soleil se montrait déjà franchement au-dessus du mur qui entourait le parc à bestiaux et, en toute hâte, nous remplissions nos sacs de ce fumier en poudre qui n'était fait que de crottes pilées et desséchées par la chaleur du jour. Ce produit fin, lourd et riche représentait un trésor pour nous, car nous pensions qu'il allait rendre notre terre encore plus généreuse. Sur le chemin du retour, la température s'élevait rapidement; au mois de juillet, en Tunisie, on commence à transpirer au moindre effort dès sept heures du matin. Nous avançons à grands pas avec notre petite remorque débordante de sacs pour arriver avant la forte chaleur et partager sans tarder notre précieux chargement. En longeant le champ d'oliviers à travers lequel les rayons du soleil de plus en plus perçants éclairaient vivement le sol de place en place, la fatigue commençait à se faire sentir, mais nous étions très heureux et nous nous promettions de répéter sous peu cette agréable et fructueuse expédition.

Au lycée, j'étais en classe de seconde mais, depuis plus de deux ans, je n'étais plus du tout le « scolaire » qui acceptait son sort comme une destinée naturelle de l'enfance et de l'adolescence qu'il est impensable de refuser sous peine de devenir un « raté ».

Je considérais l'école comme une espèce de prison où se

détruisaient lentement toutes les vocations dans l'œuf. Je la voyais comme un lieu où l'on contraignait les enfants puis les jeunes gens à apprendre beaucoup de choses d'aucun intérêt en passant à côté de l'essentiel. L'essentiel, à mon sens, était de découvrir ce que l'on aimerait faire de sa vie puis d'essayer de parvenir à ce que l'on voulait.

Loin de procéder ainsi, au nom d'une « culture » dont je ne saisis pas l'aboutissement, l'école s'octroyait le droit, et cela m'était absolument insupportable, d'absorber entièrement l'esprit de tout individu de l'âge de cinq ans à l'âge adulte ou presque. Cette façon de conduire arbitrairement les jeunes vers une formation, dont le but était à mes yeux bien mal défini, m'apparaissait comme une méthode intolérable et contraire à l'idée la plus élémentaire de la liberté. En outre, j'estimais qu'une instruction identique pour tous ne pouvait que détruire plus ou moins la personnalité de chacun et je sentais que j'étouffais dans l'atmosphère irrespirable des salles de classe.

Finalement, à force d'analyser mon sort, qui était celui de tous les écoliers et étudiants, je découvrais le vrai but de l'école : c'était le moyen d'arriver à une « situation » qui permettrait de gagner un maximum d'argent, sans que le genre d'activité importe, pour que la vie soit la plus douce possible dans un confort sans cesse plus grand. Ma manière de concevoir une vie heureuse étant aux antipodes de cette perspective, je ne pouvais pas admettre de rester plus longtemps soumis à ce genre de préparation, j'étais convaincu que je gâchais ma jeunesse et compromettais sérieusement mon avenir.

En poursuivant le bac, je courais vers un piège dont le danger était très clair : si j'avais eu la chance rare, grâce à des circonstances exceptionnelles, de découvrir ce qui pouvait me rendre heureux, très heureux, dans la vie, les études « classi-

Roland Mattéra

À la recherche d'une vie

Il avait treize ans, en 1942, quand il décida qu'il serait paysan et cultiverait la terre. C'était en Tunisie. Ses parents essaient de décourager cette vocation, puis cèdent. On lui achète une petite terre. Puis vient l'indépendance, il faut partir. L'auteur se retrouve enseignant dans une école agricole, à La Ferté-Milon. Il lui faudra attendre la retraite pour retrouver la vie paysanne.

Une bouleversante autobiographie où un homme confesse ses espoirs déçus, mais parle aussi de ses bonheurs. « Une passion pour une façon de vivre est comme une graine qui germe au fond des êtres et transforme l'existence en fête perpétuelle. Rechercher la vie que l'on aime, c'est marcher sur le plus beau des sentiers... »

Le bilan que dresse cet homme au courage aussi modeste que magnifique n'est un échec qu'en apparence. La force de sa vocation, toujours contrariée, s'est transformée en une victoire sur le temps, sur l'Histoire, et sur la masse des hommes acharnés à détruire sa raison de vivre.



9 782070 705443



Extrait de la publication

86-IV A 70544

ISBN 2-07-070544-7

90 FF tc